
Un démographe prémalthusien au XVIIIe siècle : Giammaria Ortes

Hans Overbeek

Résumé

Le XVIIIe siècle est sans doute celui où les questions de population ont tenu le plus de place et pendant lequel les idées ont le plus évolué, du mercantilisme typiquement populationniste à la doctrine pessimiste de Malthus, en passant par la physiocratie de Quesnay, très nuancée en matière d'accroissement de population, le libéralisme d'Adam Smith et bien d'autres. A plusieurs reprises, la revue « Population » a publié des articles surdivers doctrinaires. D'autre part, trois volumes ont été consacrés à de grands noms et un quatrième, en 1970, sera consacré à Süssmilch. Enfin un ouvrage a porté sur les doctrines en Pologne. C'est une figure curieuse, le vénitien Ortes, que présente, dans cet article, M. Hans Overbeek, économiste hollandais qui enseigne à l'Université de Columbia britannique à Vancouver.

Citer ce document / Cite this document :

Overbeek Hans. Un démographe prémalthusien au XVIIIe siècle : Giammaria Ortes. In: Population, 25^e année, n°3, 1970. pp. 563-572.

http://www.persee.fr/doc/pop_0032-4663_1970_num_25_3_14623

Document généré le 16/09/2015

UN DÉMOGRAPHE PRÉMALTHUSIEN AU XVIII^e SIÈCLE : GIAMMARIA ORTES

Le XVIII^e siècle est sans doute celui où les questions de population ont tenu le plus de place et pendant lequel les idées ont le plus évolué, du mercantilisme typiquement populationniste à la doctrine pessimiste de Malthus, en passant par la physiocratie de Quesnay, très nuancée en matière d'accroissement de population, le libéralisme d'Adam Smith et bien d'autres.

A plusieurs reprises, la revue « Population » a publié des articles sur divers doctrinaires¹⁾. D'autre part, trois volumes ont été consacrés à de grands noms²⁾ et un quatrième, en 1970, sera consacré à Süßmilch. Enfin un ouvrage a porté sur les doctrines en Pologne³⁾.

C'est une figure curieuse, le vénitien Ortes⁴⁾, que présente, dans cet article, M. Hans OVERBEEK, économiste hollandais qui enseigne à l'Université de Columbia britannique à Vancouver.

¹⁾ L. CHEVALIER. *Préface à Moheau*, 1948, 2, 211-232.

J. MOREAU. *Les théories démographiques dans l'Antiquité grecque*, 1949, 4, 597-611.

A. FAGE. *La Révolution française et la population*, 1953, 2, 311-336.

E. ESMONIN. *Montyon, véritable auteur des recherches et considérations sur la population de Moheau*, 1958, 2, 269-282.

J. HECHT. *Trois précurseurs de la Sécurité sociale au XVIII^e siècle : Henry de Boulainvilliers, Faiguet de Villeneuve, du Beissier de Pizany d'Eden*, 1959, 1, p. 73-88.

Alfred SAUVY. *Deux techniciens précurseurs de Malthus, Boesnier de l'Orme et Auxiron*, 1959, 4, 691-704.

R. HORVATH. *Etienne Hatvani et les origines de l'arithmétique politique en Hongrie*, 1959, 4, 719-728.

J. CHESNEAUX. *Un prémalthusien chinois : Hong Liang Ki*, 1960, 1, 89-95.

R. HORVATH. *L'ordre divin de Süßmilch. Bicentenaire du 1^{er} traité spécifique de démographie*, 1962, 2, 267-288.

R. HORVATH. *Les débuts de la démographie en Hongrie*, Janos Fejes, 1965, 1, 109-122.

²⁾ Richard Cantillon. *Essai sur la nature du commerce en général*, 1 vol., 288 p.

François Quesnay et la physiocratie, 1958, 2 vol., 1 056 p

Pierre de Boisguilbert ou la naissance de l'économie politique, 2 vol., 1 032 p.

³⁾ De Copernic à Stanislas Leszczynski. *La pensée économique et démographique en Pologne*, par E. LIPINSKI, 1961.

⁴⁾ En langue française, on peut consulter :

A. REYNAUD. *La théorie de la population en Italie du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris 1904.

R. GONNARD. *Histoire des doctrines de la population*, Paris, 1923.

R. GONNARD. *Un précurseur de Malthus*. Revue d'économie politique, 1904.

A. Jean FAURE. *Giannaria Ortes, économiste vénitien 1713-1790*, Bordeaux, 1916.

A. Jean FAURE. *Giannaria Ortes. Un vénitien du Settecento*, Angoulême, 1931.

En Italie, comme partout ailleurs en Europe, la plupart des écrivains traitant des sciences politiques et de sujets connexes préconisaient des populations importantes et croissantes, jugées aptes à promouvoir la puissance et la richesse de l'État. Une réaction vigoureuse contre ces idées fut lancée par un économiste italien, nommé Ortes.

Sa vie. Ortes est né à Venise le 2 mars 1713 ¹. Son père, industriel vénitien, s'était spécialisé dans la fabrication de la verrerie. A l'âge de 14 ans, Ortes prononça ses vœux comme religieux mais, quinze ans plus tard, il quitta les ordres et s'établit comme écrivain indépendant. Ce fut un grand voyageur. Ses écrits étaient peu lus et encore moins goûtés, car son style était obscur et il s'opposait, en général, aux opinions couramment acceptées, fussent-elles saines ou fausses. C'était néanmoins un homme d'une intégrité absolue, indépendant et généreux, dont les sympathies s'orientaient vers les pauvres plutôt que vers les riches et les puissants. A travers toute son œuvre, nous le voyons régulièrement plaider en faveur d'une distribution plus égale du revenu. Certains savants voient en lui un précurseur du socialisme. Il mourut en 1790.

Ses œuvres. Son œuvre maîtresse, *Réflexions sur la population*, a été écrite en 1775. Dans ses ouvrages antérieurs sur les sciences économiques, publiés sous le titre de *Economia Nazionale*, Ortes avait avancé certaines propositions qui ont été incorporées dans ses *Réflexions sur la population*. Il présumait, à tort, que ces propositions avaient été amplement prouvées et qu'elles étaient fort connues de ses lecteurs.

La population limitée par les ressources. Une des propositions-clefs, à l'égard de la population, dans l'*Economia* est que le nombre des habitants est conditionné par le produit national, qu'il appelle « le capital de biens de consommation », « le capital de biens », ou encore « le capital national. » ⁽²⁾. Selon Ortes, ce produit national comprenait tous les produits, végétaux et animaux, susceptibles d'être extraits de la terre et transformés ou apprêtés en vue de fournir des aliments, des vêtements ou des logements. Ainsi Ortes, niant la possibilité d'une croissance économique intensive, croyait que, comme résultat du rapport constant entre la production totale et la population, la production *per capita* était strictement invariable, quelles que fussent les dimensions de la nation.

(1) Son acte de baptême est conservé aujourd'hui à San Francisco della Vigna.

(2) C'est dans les termes suivants qu'Ortes exprime sa théorie, selon laquelle l'accroissement de la population est commandé par la production : « Le capital de biens que j'ai exposé dans *L'Économie nationale* résulte des efforts conjugués des hommes. Dans la mesure où ce capital de biens s'accroît, demeure constant ou diminue, la population de la nation s'accroîtra, demeurera constante ou diminuera ». (G. ORTES, *Riflessioni sulla Popolazione dell' Nazioni per Rapporto all'Economia Nazionale* [Milano, Destefanis 1934], p. 45).

Seule variait, de nation à nation, la répartition du revenu et de la propriété, mais jamais le revenu par tête ⁽¹⁾.

Surpopulation. Selon une deuxième proposition de l'*Economia* d'Ortes, le produit national était normalement fourni par la moitié seulement de la population. Ortes croyait que, du fait de la capacité réduite de l'estomac humain, ainsi que de la nature restreinte des autres besoins essentiels de l'homme, la demande de main-d'œuvre n'absorbait que 50 % de la population, l'autre moitié étant réduite à la dépendance, au chômage et à la mendicité.

Cette idée reflète probablement le milieu où vivait Ortes, caractérisé par un niveau élevé de chômage, ainsi qu'un nombre impressionnant de mendiants.

Dans la préface de ses *Riflessioni*, Ortes prévient le lecteur que sa position est diamétralement opposée aux vues couramment admises sur la population. La plupart des auteurs, écrit-il, considèrent une augmentation de la population comme bénéfique, mais « quant à moi, je considère que la population de tout pays, quel qu'il soit, doit rester en deçà de certaines limites ⁽²⁾ ».

La croissance naturelle. La population d'un pays ne doit pas indéfiniment s'accroître, écrit Ortes; or, c'est précisément ce qu'elle a tendance à faire. La puissance de procréation de l'homme est telle que, livrées à elles-mêmes, les populations augmenteraient, régulièrement et rapidement, selon une progression géométrique, par périodes de trente ans. Pour illustrer cette idée, Ortes prend comme point de départ une population initiale de sept personnes, appartenant à trois générations différentes : un grand-parent, deux parents et quatre enfants ⁽³⁾.

Livrés à leurs penchants naturels, les quatre enfants formeront deux couples. Chaque couple produira six enfants, dont deux mourront avant l'âge de vingt ans.

A ce moment, le grand-parent sera lui aussi décédé. Les huit enfants survivants (Ortes présume que chaque ménage produira garçons et filles en nombre égal) se marieront trente ans après les noces de leurs parents. Le jour de leurs épousailles survivront : deux grands-parents, quatre enfants et huit enfants mariés et prêts à procréer.

Chaque ménage de cette génération aura également six enfants, dont deux mourront à-peu-près à la même époque que les grands-parents. Les enfants

⁽¹⁾ En partant du rapport invariable, chez une nation, entre le revenu et la population, Ortes conclut que l'enrichissement de tel citoyen ou de telle classe impliquait l'appauvrissement de tel autre. On est tenté de déduire de ces déclarations qu'Ortes n'avait pas encore complètement réussi à échapper à l'influence des mercantilistes, dont certains estimaient qu'il existait une somme immuable de richesses (souvent confondue avec le trésor) dans le monde, et qu'un pays ne pouvait accroître sa richesse qu'aux dépens d'un autre.

⁽²⁾ Ortes, *Riflessioni*, p. 7.

⁽³⁾ *Ibid* p. 23 et *passim*.

survivants, à leur tour, se marieront trente ans après les noces de leurs parents, et ainsi de suite. D'où il découle que la population d'origine s'accroît comme suit ⁽¹⁾ :

Années	Personnes en vie	Population totale
0.....	1 + 2 + 4	= 7
30.....	2 + 4 + 8	= 14
60.....	4 + 8 + 16	= 28
90.....	8 + 16 + 32	= 56
120.....	16 + 32 + 64	= 112
150.....	32 + 64 + 128	= 224

A long terme, la population s'accroît comme suit ⁽²⁾ :

	Années	Personnes en vie	
Progression arithmétique	0	7	Progression géométrique
	150	224	
	300	7 168	
	450	229 376	
	600	7 340 032	
	750	334 881 024	
	900	7 516 192 768	

Des freins Comme nous venons de le voir, Ortes confronte à l'augmentation naturelle. la progression arithmétique du temps avec la progression géométrique des chiffres. Le temps augmente à raison d'accroissements égaux, la population à raison d'accroissements progressifs. Mais en fait, écrit Ortes, ce n'est que pendant de très courtes périodes que l'espèce humaine peut s'accroître selon la progression géométrique. Si la population du monde avait pu s'accroître sans frein depuis la date de la création (que l'économiste italien situait 6 000 ans plus tôt) il ne nous resterait plus assez de place pour respirer, et encore moins pour y rester debout. « Nous recouvririons la surface entière du globe, depuis les vallées les plus profondes jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, entassés comme des harengs saurs dans leur caque » ⁽³⁾

Cependant, ni les populations animales, ni les populations humaines ne s'accroissent indéfiniment; les hommes n'ont même pas atteint les maximums possibles. ⁽⁴⁾

(1) *Ibid.*, p. 25.

(2) *Ibid.*, p. 26.

(3) *Ibid.*, p. 28.

(4) Ortes estimait la capacité nourricière de la terre à trois milliards d'hommes et sa population effective à un milliard.

Chaque être vivant est doué, par la nature, d'une vigoureuse tendance à procréer. Simultanément, cependant, elle applique ses freins à cette fécondité. Les bêtes sauvages se détruisent les unes les autres, et l'accroissement des animaux domestiques est rigoureusement contrôlé par l'homme. Comment sont assurées les limites de l'accroissement des populations humaines? Si les hommes vivaient en sauvages, ils seraient sujets aux mêmes mécanismes de contrôle que les bêtes fauves. Mais, en fait, ils vivent en société. La terre est divisée en nations, dont la plupart sont ou trop vastes ou trop petites. Chez les très petites nations (Ortes avait sans doute en tête les villes italiennes ayant rang d'État) la population ne peut se développer, faute d'une assise territoriale suffisante.

Dans les vastes empires ou monarchies, la densité par kilomètre carré est beaucoup moins forte qu'elle ne pourrait l'être, du fait que le rendement de l'agriculture n'est pas porté à son maximum. La peur et l'ambition poussent les gens à émigrer vers les villes; de larges étendues de terres fertiles restent, par conséquent, en friche. ¹

Réduction de la fécondité. Selon Ortes, l'inégalité des revenus a aussi une action déprimante sur la fécondité. Les riches restreignent le nombre de leurs enfants, parce qu'ils craignent le partage excessif de leurs biens. Les pauvres, ou tout au moins bon nombre d'entre eux, restent célibataires, faute de moyens pour élever des enfants. Les impôts excessifs aussi sont défavorables à la population. Ils réduisent, parmi les classes moyennes et supérieures, la pratique de la charité, ce qui oblige un nombre plus grand d'indigents à rester célibataires.

La fécondité se trouve, en outre, réduite, en raison de l'existence même de certaines professions, qui résultent, elles, de la répartition extrêmement inégale des revenus et du pouvoir. Les courtisans, les sycophantes et les pensionnés du monarque ne procréent pas, parce que leurs revenus dépendent du caprice de leurs seigneurs et maîtres, tandis que les militaires, les esclaves, les gens de maison, etc., gagnent si peu que la procréation leur est interdite. Compte tenu de ces raisons, la limite extrême de trois milliards n'a jamais été atteinte, bien qu'une population initiale de sept individus puisse (si aucun frein ne leur était appliqué) atteindre ce chiffre au bout de 840 ans.

La nation idéale. Dans la deuxième partie de son ouvrage, qui nous rappelle Aristote et Platon, Ortes se tourne vers la nation idéale ou, comme il l'appelle, la « nation naturelle » ².

¹ Il convient de rappeler que, pour Ortes, la population est rigoureusement déterminée par la production.

² Ce n'était pas une nation optimale en ce sens que le revenu par tête y était porté à son maximum. Cependant la « nation naturelle » d'Ortes devait garantir la paix et assurer une répartition plus équitable du revenu.

Afin de jouir des avantages du partage du travail, une nation a besoin d'environ un million d'habitants dont, par définition, 500 000 seraient sans emploi ⁽¹⁾.

Selon notre économiste vénitien, la population devrait vivre sur 13 kilomètres carrés de terres, de la qualité moyenne italienne, divisés en quatre millions de champs ⁽²⁾.

La nation aurait ainsi des terres suffisantes pour assurer à sa population le bien-être, voire le confort. Grâce à cette base de ressources adéquate, le commerce avec l'étranger serait, en outre, réduit au minimum; il s'ensuivrait une répartition moins inégale des revenus, et une cause majeure de guerre disparaîtrait ⁽³⁾.

L'exiguïté de son territoire assurerait à la nation idéale un climat unique, et ses habitants ne seraient séparés par aucune dissemblance de langue, de mœurs, de tempérament ou de croyances religieuses. La population de l'état idéal devrait, à toute force, demeurer stationnaire. Dans un territoire de 13 kilomètres carrés il suffirait, à une famille initiale de sept personnes, de cinq siècles environ pour s'accroître au point d'atteindre le chiffre du million.

Constance de la population idéale. A partir de ce point, la constance de la population devient indispensable. Dans l'état modèle, toutefois, les dures mesures de freinage pratiquées du temps d'Ortes se verraient remplacées par une heureuse alternative : le vertueux célibat de la moitié de la population ⁽⁴⁾.

Ortes reprenait son exemple de sept personnes, qui, au bout de 510 ans, se seraient multipliées pour atteindre le chiffre de 917 504. La composition de la population serait alors la suivante :

Grands-parents.....	131 072
Parents.....	262 144
Enfants.....	524 288
TOTAL.....	917 504

(1) Ortes, *Riflessioni*, p. 54.

(2) Ortes semble oublier, à ce propos, que des étendues de terre sont nécessaires pour les aménagements urbains, les activités récréatives, les cimetières, etc.

(3) Selon Ortes, le commerce international facilitait l'accumulation des richesses entre les mains d'un petit nombre d'individus; en outre, comme nous l'avons déjà fait remarquer, il se base sur le postulat que le gain de telle personne ou de tel groupe correspondait, par définition, à une perte pour tel autre. Si l'on veut bien saisir l'idée que l'autarcie devait réduire le danger de guerre, il faut se rappeler qu'à l'époque du mercantilisme, les nations se faisaient souvent la guerre, afin de réduire la concurrence commerciale de leurs rivales.

(4) En d'autres termes, la natalité devait être réduite de moitié. Il est possible qu'Ortes ait proposé le célibat pour les raisons suivantes :

a. Il réagissait ainsi contre les efforts des mercantilistes en vue d'accroître la population au moyen de primes au mariage, ce qui, à son avis, ne faisait qu'accroître la mortalité, mais en aucun cas la population, strictement déterminée par la production.

b. Il était, lui-même, célibataire.

c. Catholique fervent, il considérait le célibat du clergé comme un modèle bénéfique.

Si, ensuite, la population se divise en parties égales entre gens mariés et célibataires, la population, selon Ortes, se reproduirait selon la formule ci-dessous, et resterait, par conséquent, stationnaire ¹⁾.

Années	Personnes vivantes	Population totale
510	131 072 + 262 144 + 524 288	= 917 504
540	131 072 + 262 144 + 524 288	= 917 504
570	131 072 + 262 144 + 524 288	= 917 504
600	131 072 + 262 144 + 524 288	= 917 504

Tout en estimant que la moitié de la population devrait demeurer célibataire, une fois la population effective voisine de la capacité maximale de la nation pour en assurer la subsistance, Ortes pensait que certains devoirs n'en incombent par moins à l'État ²⁾.

Contraintes, impôts, guerres. Ortes suggère que les contraintes portant sur l'emploi, tel le servage, devraient être abolies. Les impôts arbitraires et superflus devraient être supprimés, ce qui encouragerait la charité. Les gouvernements devraient cesser de stimuler arbitrairement l'accroissement de la population au moyen de primes au mariage.

Les États devraient, en outre, cesser de conquérir des territoires voisins. Selon Ortes, leurs visées expansionnistes sont fondées sur l'hypothèse fautive que la richesse s'accroît, lorsque de nouveaux territoires viennent s'ajouter aux leurs.

Ortes réplique que la production totale s'accroîtra, en effet, mais qu'avec les nouveaux territoires viendront de nouveaux habitants, et que, par conséquent, le rapport entre la production et la population demeurera inchangé.

La situation de Venise. Les écrivains reflètent souvent leur milieu ambiant, et ceci est particulièrement vrai pour Ortes. Certaines de ses idées peuvent nous paraître extravagantes et bizarres, mais elles peuvent s'expliquer par ce qu'Ortes voyait autour de lui. Le degré de préoccupation que la pression démographique lui inspirait devient compréhensible, si l'on considère la situation angoissante de la République de Venise. L'économiste vénitien demeurait dans un petit État-cité, incapable de produire des vivres en quantité suffisante, et dont, les revenus, depuis des siècles, provenaient surtout du commerce international.

La découverte de la route du Cap porta au commerce vénitien une atteinte irrémédiable. La Méditerranée cessa d'être la seule grande voie de communi-

¹⁾ Ortes, *Riflessioni*, p. 39.

²⁾ Comme Malthus, Ortes estimait que les pauvres, en particulier, devaient cesser de procréer.

cation entre l'Orient et l'Occident. A partir de 1600, le rôle de Venise s'ame-
nuisa progressivement; longtemps centre mondial du commerce et de la
finance, elle était devenue simple marché régional. Outre le tarissement de
cette source majeure de revenus, Venise vit, au XVIII^e siècle, le déclin de cer-
taines de ses industries, telles la construction navale et l'industrie du textile,
car les prix de revient étaient plus élevés que ceux des concurrents anglais,
néerlandais et français. Les dernières décennies du siècle des lumières, néan-
moins, virent un certain accroissement du chiffre de la population. C'est qu'au
cours des trois siècles précédents, la peste et les guerres contre les Turcs en
avaient freiné tout accroissement rapide.

Mais à partir de 1718 débuta un siècle de paix et la mortalité demeura
relativement basse.

Beloch donne, pour la population de la ville de Venise et pour celle de
la République (qui comprend le territoire continental), les chiffres suivants :

TABLEAU I

CROISSANCE DE LA POPULATION DE LA VILLE DE VENISE DE 1581 A 1776 ⁽¹⁾

Année	Population
1581	134 800
1586	148 640
1593	139 459
1624	142 804
1633	98 244
1644	120 439
1696	132 637
1766	140 256

TABLEAU II

CROISSANCE DE LA POPULATION DE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE DE 1557 A 1790 ⁽²⁾

Année	Population
1557	1 802 184
1600	1 756 491
1766	2 334 972
1771	2 356 006
1780	2 441 645
1785	2 436 080
1790	2 464 304

(1) K. I. BELOCH, *Bevölkerungsgeschichte Italiens* (Berlin : De Gruyter, 1961). Vol. 3,
p. 17.

(2) *Ibid.*, p. 164-167.

Déclin de l'Italie. L'intérêt ininterrompu porté par Ortes à la répartition des biens et son refus absolu d'admettre la possibilité d'un accroissement du revenu par tête peuvent sans doute être rapprochés des conditions sociales et économiques de l'Italie. La structure sociale y était rigide et le XVIII^e siècle a acquis une notoriété fâcheuse du fait de ses contrastes criants. D'immenses richesses étaient concentrées entre les mains du petit nombre, tandis que les masses vivaient souvent dans la misère et la crasse. L'Italie, région hautement développée au XV^e siècle, était devenue, au temps où vécut Ortes, un territoire déshérité. A partir de 1600 environ, les exportations italiennes de textiles et de produits métallurgiques vers les pays méditerranéens et l'Europe occidentale ainsi que les services d'expédition et de banque qui en résultaient, connurent une chute brutale entraînant une forte diminution du revenu et un accroissement sensible du chômage.

Les vues de l'économiste vénitien reflètent également la fin du mercantilisme et la transition vers des théories qui faisaient une place plus belle au bien-être général comme au bonheur individuel.

Influences étrangères. Le XVIII^e siècle connut une vaste évolution des idées, et Ortes, qui visita Berlin, Vienne et Londres, s'était familiarisé avec les œuvres des philosophes anglais et français. S'il lui manquait l'anticléricisme, le prosélytisme fervent et les aspirations révolutionnaires des philosophes français, le problème-clef, pour lui comme pour eux, était le bonheur humain. Tout comme d'autres, au cours du siècle des lumières, Ortes remarqua que la prospérité des riches et des puissants ne devait pas se confondre avec le bien-être de la nation tout entière. A l'instar de nombreux autres penseurs de ce siècle, il était opposé aux inégalités extrêmes et condamnait la guerre⁽¹⁾.

En outre, il partageait la tendance générale de la pensée française du XVIII^e siècle et s'attachait aux idées abstraites et logiques, plutôt qu'aux exemples historiques et aux détails empiriques.

Il est facile de critiquer Ortes, et même de le ridiculiser, mais il faut reconnaître qu'il est déjà très proche de Malthus qui exprime à peu près les mêmes idées fondamentales. Un écrivain français soutient même que Malthus, cultivé, curieux et systématique comme il l'était, s'était probablement familiarisé avec les *Riflessioni*⁽²⁾.

Ortes dépassa même Malthus. Il fut le premier à suggérer le concept d'une population optimale, mais comme nous l'avons déjà fait remarquer, c'était un optimum de bien-être général, qui comprenait des éléments sociaux et politiques.

Hans OVERBEEK.

⁽¹⁾ A. UGGE, « La Teoria Della Popolazione di Giammaria Ortes », *Giornale degli Economisti e Rivista di Statica* (1928), p. 60-71.

⁽²⁾ A. FAURE, *Giammaria Ortes, économiste vénitien, 1713-1790* (Bordeaux, Imprimeries Gounouilhou, 1916), p. 231-232.

COMMENTAIRE

Comme l'a bien montré M. H. Overbeek, Ortes est intéressant à plus d'un titre et son cas peut, du fait même de la simplicité de ses raisonnements, éclairer non seulement son temps, non seulement l'histoire des doctrines économiques, mais aussi la compréhension de notre propre évolution.

Retranché, en quelque sorte, dans ses idées, en réaction contre son entourage, tout en étant inspiré par son milieu social, Ortes frappe, en premier lieu, par ce qu'on pourrait appeler son manque de marginalisme. Ses raisonnements sont d'une brutalité toute arithmétique. Il ne semble pas avoir connu les physiocrates, ou du moins avoir été influencé par eux. Bien plus frappé par Platon que par Quesnay, il ne conçoit pas que la production agricole puisse augmenter par l'effet de nouvelles « avances » à la terre, que nous appellerions aujourd'hui investissements et en arrive à un idéal de population stationnaire. M. Overbeek a raison de répéter explicitement le tableau numérique prévisionnel, qui traduit si bien l'état d'esprit de ce « retranché ».

Le malthusianisme d'Ortes n'était à vrai dire pas exceptionnel; il y avait eu en Angleterre, en Allemagne, en Italie même, des hommes dénonçant la surpopulation. La France faisait même exception, seul le nom d'Auxiron pouvant être cité⁽¹⁾ car, tout en étant prudents, les physiocrates n'étaient pas malthusiens. Mais ce qui est le plus remarquable est qu'Ortes n'ait pas tempéré sa doctrine par les possibilités d'émigration, comme l'avait fait Machiavel lui-même. Sans doute pour Venise, la solution de l'émigration appartenait plus au passé qu'à l'avenir. Toujours la question d'environnement.

Un dernier point : prenant la défense des faibles, Ortes paraît socialement fort éloigné de Malthus, inspiré par le souci de défense des propriétaires et fortement opposé à la loi des pauvres.

Remarquons aussi les idées d'Ortes sur l'impôt, nuisible à la charité. Ici encore, il n'a pas bien en vue l'idée de circuit économique; mais son souci peut être rapproché des demandes actuellement formulées en France, en vue d'exempter d'impôts les dons à des œuvres sociales ou scientifiques.

A. S.

(1) Voir Alfred SAUVY : « Deux techniciens, précurseurs de Malthus, Boesnier de l'Orme et Auxiron », *Population*, 1959, n° 4.